

Zeitschrift: Revue suisse de photographie
Herausgeber: Société des photographes suisses
Band: 12-13 (1900-1901)
Heft: 11

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



VARIÉTÉ

Doléances du photographe contre les excès de la civilisation



ALLEYRAND a dit : « Qui n'a pas vécu au XVIII^e siècle n'a pas connu la joie de vivre ¹. »

Niepce et Daguerre sont venus trop tard et le gélatino-bromure aurait dû surgir cent ans plus tôt. Le bonheur des contemporains de Jean-Jacques Rousseau eût été complet s'ils avaient eu le stéréocycle Leroy ou la jumelle Bellieni. Que de souvenirs, que de documents intéressants ils nous auraient légués ! Quelle lumière dans ce siècle déjà si lumineux ! Songez à tout l'agrément que la photographie eût apporté au milieu de cette société si raffinée, si avide de plaisirs. Ce qui est certain c'est que nos aïeux auraient pratiqué cet art dans de meilleures conditions que nous. Ne vivant pas dans cette atmosphère fiévreuse qui nous énerve, ils ne connaissaient pas tous les *impedimenta* d'une civilisation qui devient insupportable à force d'excès.

En cet heureux XVIII^e siècle, on n'était pas gêné et assourdi par des machines bruyantes ; il n'y avait ni chemin de fer, ni télégraphe ; on voyageait tranquillement en berline sur de bonnes routes ombreuses où il ne passait personne ; les dames se promenaient en chaises à porteurs dans les rues paisibles des villes qui n'étaient pas encore envahies par l'horrible ferraille des tramways. Aucune cheminée d'usine n'enlaidissait les paysages et il n'y avait point de becs de gaz dans les vieilles églises gothiques.

¹ Ou, plus exactement : « Qui n'a pas vécu avant 1789 n'a pas connu la joie de vivre ». (Réd. *Revue suisse*.)

Quelles jolies photographies on aurait pu faire dans ce monde si brillant, si coloré, que les pinceaux de Boucher et de Fragonard nous ont révélé avec tant de grâce. Nous aurions des instantanés de Louis XV et de M^{me} de Pompadour.

La photographie, qui adoucit les mœurs, en occupant les oisifs, eût peut-être changé le cours des événements. Le peuple français se serait épris de gélatino-bromure; il aurait fait des projections au lieu de révolutions. Il vaut mieux tirer des diapositives que tirer des coups de fusil. Combien paisible eût été l'année 1789! Combien doux et unis le tiers état et la noblesse, n'ayant qu'un même objectif : l'amour de l'art ! L'assemblée constituante se serait transformée en congrès photographique et, loin de chercher à nous gratifier d'une Chambre de députés, elle aurait étudié la meilleure chambre noire. Quel âge d'or ! Plus de sang impur..... rien que des flots d'hyposulfite. Et la Bastille serait encore debout.

Si Charlotte Corday avait eu un vérascope, elle n'aurait pas songé à troubler Marat dans sa baignoire. En fait de bains, Marat lui-même, qui était chimiste, se serait consacré aux bains de virage plutôt qu'à la politique. Louis XVI, si habile en mécanique et en serrurerie, aurait peut-être inventé un obturateur ultra-rapide pour le bonheur de ses sujets. En tous cas, ce monarque, de santé si robuste, avait toute chance de s'éterniser sur le trône ; ayant inauguré la pomme de terre et l'ère nouvelle photographique, il serait probablement mort centenaire en 1855 après avoir ouvert la première Exposition universelle.

Quel rêve et quelle simplification de l'histoire ! Nous ne connaîtrions pas la colonne Vendôme et Iéna ne nous rappellerait qu'une fabrique de verres pour objectifs. M. Rostand n'aurait pas écrit l'*Aiglon*..... mais *Cyrano* suffit à sa gloire.

Ce n'est qu'un rêve. Rentrons dans la réalité. Nos révolutions nous ont laissé des monuments mutilés et beaucoup de ruines que l'artiste pourrait étudier et reproduire avec goût. Malheureusement, à côté de l'empreinte du passé, le progrès moderne est venu apporter son cachet brutal et barbare. L'amateur photographe est à chaque instant gêné par les méfaits d'une civilisation qui parfois est un retour au vandalisme. C'est contre ces méfaits que je viens m'élever, en donnant un libre cours à mon indignation. Il y a des moments où l'on arrive à regretter l'homme des cavernes et l'âge de pierre.

Le premier ennemi que nous rencontrons partout, au fond des provinces reculées et dans les sites les plus agrestes, c'est l'Electricité, dont les fils malencontreux transmettent la pensées et transportent les voyageurs, sans nul souci de l'esthétique. Que de paysages sont gâtés par l'infernal télégraphe, dont les poteaux forment de si vilains premiers plans ! Et ces réseaux funiculaires aériens que nos objectifs rencontrent devant les vieilles basiliques et qui transforment nos épreuves positives en papier à musique ! Je me souviens de la profonde tristesse que j'ai éprouvée un jour, en Bretagne, dans la bonne ville de Ploërmel. J'espérais que cette cité moyenâgeuse ne serait pas contaminée par l'industrialisme contemporain et que je pourrais y faire en paix quelques clichés intéressants. O désillusion ! La grande place devant l'église était sillonnée, dans tous les sens par un enchevêtrement de fils électriques de tous calibres. Oncques ne vîmes tant de câbles se croisant à différentes hauteurs, si bien qu'on distinguait mal le portail et le clocher à travers les mailles de cette étrange grillage. Disons tout de suite que l'électricité avait à son actif une circonstance aggravante ; elle distribuait à la fois les dépêches et la lumière. Oui, Ploërmel a remplacé le gaz par l'éclairage électrique. Qu'on nous rende les vénérables lanternes de M. le lieutenant de police de La Reynie.

Il est impossible d'essayer le moindre cliché au milieu de ces toiles d'araignée. N'était la crainte de la gendarmerie, je serais souvent tenté d'abattre ces engins barbares qui m'empêchent d'étudier à mon aise les merveilles des siècles passés. On en arrive à blasphémer et à maudire Ampère et son précurseur Volta. Nos pères auraient dû s'en tenir à l'électrophore et ne pas aller plus loin. Il ne nous reste plus qu'un espoir : c'est la télégraphie sans fil.

Il est un fléau qui depuis quelques années ravage les grandes villes, c'est le tramway à conducteur aérien dit « trolley ». J'avoue secrètement, comme ingénieur, que c'est le mode de traction le plus ingénieux, mais je parle ici en photographe, et à ce titre je ne saurais trop réprouver ce système qui nous vient d'Amérique, comme tant d'autres choses dont notre bon goût est offusqué. L'américanisme nous envahit, au point qu'on sera peut-être obligé de regretter que Christophe Colomb ne soit pas resté chez lui à planter ses choux. Regardez ce que les vandales ont perpétré à Rouen : c'est un crime. Toutes les rues de l'admirable cité normande sont encombrées de poteaux et de fils qui gâtent les plus jolies perspectives ; les places et les carrefours sont couverts ainsi d'une sorte de treillis qui les fait ressembler à de vastes cages à poulets. Devant les splendides églises gothiques, le long des chefs-d'œuvre de la Renaissance, se dresse l'inévitable « trolley » avec ses accessoires patibulaires. Aucun cliché n'y échappe, et à voir ces lanières qui zèbrent nos épreuves, on dirait que c'est l'archéologie elle-même qui est fustigée par la science moderne.

Là où l'électricité n'a pas tout envahi, c'est le gaz qui trouve moyen d'intervenir pour troubler les travaux de l'infortuné photographe. Des édiles inconscients ont accroché d'affreuses lanternes à gaz sur les façades de nos monuments historiques et dressé de fâcheux réverbères devant

des portails ciselés du XVI^e siècle. Et toute cette ferblanterie moderne s'étale lourdement au beau milieu de nos diapositives. Ne pourrait-on pas inventer des émulsions magiques, des plaques spéciales (ocrées ou non), qui seraient insensibles aux rayons venant des becs de gaz ?..... Les amateurs, qui se plaisent à reproduire les intérieurs d'église, gémissent à l'aspect de ces appliques et de ces lustres qui, sous prétexte d'éclairer les fidèles, obstruent les voûtes ogivales et cachent de superbes chapiteaux. On se demande si, au point de vue liturgique, le gaz est bien orthodoxe ; il est en tout cas anathématisé par les archéologues. Au prochain concile, les photographes demanderont la destruction de cette quincaillerie diabolique et le retour au luminaire rituel du moyen âge. Qu'on nous rende les cierges jaunes et les petites lampes à lueur discrète dont se contentaient nos pieux ancêtres pendant ces siècles dits « de ténèbres » qui ont brillé par tant de chefs-d'œuvre.

On devrait introduire l'enseignement de l'art dans les séminaires, pour inculquer aux prêtres des idées saines sur la décoration des temples qui leur sont confiés. Il y a des curés de campagnes qui (dans de louables intentions) commettent de véritables hérésies dans l'ornementation de leurs sanctuaires. Je ne parle pas de ces statues en carton-plâtre, aux couleurs criantes, qui font partie du mobilier traditionnel, je m'élève contre ce luxe inutile de bannières et de draperies en étoffes fanées qui cachent des entablements ou des arceaux finement sculptés. Je réprouve surtout les fleurs, arabesques ou autres oripeaux en papier peint. Oh ! l'horrible papier ou le bleu domine ! Et ce papier bleu se traduit par des taches d'un ton gris sale sur nos diapositives ; et ces taches violent de vénérables moulures contemporaines d'une époque qui ne connaissait pas la papeterie. Le poète aurait raison de s'écrier :

Du temple orné partout de festons magnifiques,
Le photographe à peine eût pu voir les portiques.

Trop de fleurs, comme disait Calchas. Ne cherchons pas à habiller nos monuments avec des parures de mauvais goût. L'Architecture, comme la Vérité, doit rester toute nue.

Il est enfin un ennemi redoutable contre lequel une levée de boucliers est nécessaire : c'est l'affichage industriel qui étend ses ravages jusqu'au fond des campagnes les moins explorées. Les artistes commencent à s'émouvoir et la Société populaire des Beaux-Arts s'est mise à la tête d'une croisade qu'on ne saurait trop encourager. Dans les sites les plus pittoresques, les peintres se heurtent à ces affreux poteaux annonçant les *suprêmes Pernot* ou les *pastilles Géraudel* ; mais les peintres ont la ressource de pouvoir supprimer ces pancartes sur leurs toiles, tandis que l'objectif impitoyable absorbe dans la chambre noire les pastilles Géraudel aussi bien que le vert feuillage et l'eau claire des ruisseaux.

Les affiches permanentes s'étalent partout, ne respectant ni les édifices publics ni les plus humbles chaumières. On va bien loin, dans un village perdu, où se trouve une vieille église, quelque bijou du XIII^e siècle, qu'on photographiera avec plaisir ; il n'y a ni télégraphe, ni gaz, c'est un trou oublié par la civilisation ; on braque son appareil sur la place, et que voit-on au premier plan ?..... un sinistre écriteau : *Dentifrices des RR. PP. Bénédictins de l'abbaye de Soulac !* Je vénère ces moines, dont l'évocation n'a rien de blâmable à côté d'un monument religieux ; mais on me permettra de maudire leurs dentifrices qui impriment sur nos clichés une publicité laïque et obligatoire.

Le long des voies ferrées, à travers les champs et les landes, au milieu des ravins, dans les forêts, sur les rochers au bord de la mer, partout où peut pénétrer le regard humain, se dressent ces signaux menaçants qui chantent la gloire du *chocolat Menier*, du *Ripolin*, ou du *quinquina*

Dubonnet. Et ce chocolat, ce Ripolin, ce quinquina, figurent à toutes les pages de nos albums et brillent sur nos vues de projections. Nos sommes ainsi, malgré nous, des agents d'annonces, nous faisons de la publicité lumineuse gratuite pour des industriels qui ignorent peut-être l'immense réclame de nos clichés. Nous serions en droit de demander une rémunération. M. Menier devrait nous inscrire sur ses tablettes pour de fortes sommes, et si M. Dubonnet avait le sentiment de la reconnaissance, il nous comblerait de pots-de-vin.

Hélas ! que devient l'art ? Il tombe dans le marasme, et, si l'on n'arrête pas ces débordements du vandalisme, il sera bientôt impossible de faire de la photographie artistique. La nature défigurée ne nous offrira plus de paysage présentables. Vaincus, mais furieux, nous casserons les vitres, nos dernières vitres, sur lesquelles aura séché la dernière émulsion. Les archéologues dégoûtés détruiront leurs appareils ; les amateurs de plein air jetteront leurs jumelles aux orties. Tout un art peut succomber sous les coups du progrès moderne. Ce sera l'abomination de la désolation. A ce cri d'alarme les ombres de Niepce et de Daguerre vont tressaillir et leurs tombeaux seront hantés par les Erinnyes. Oh ! combien sinistres ces présages ! Et le doux poète Sully-Prudhomme nous consacra son ultime élégie : l'*Objectif brisé* !

E. MOUCHELET.

(*Photo-Gazette*)

